

Denis Lavorel

ANTHYLLIS
- Le Chaos -

Roman

Denis Lavorel

Anthyllis, tome 1

Le Chaos

© Denis Lavorel, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8171-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

La Citadelle

Les teintes jaune orangé de l'aurore s'estompaient lentement. Fusant entre deux arêtes rocheuses, les premiers rayons du soleil arrosaient le relief du massif montagneux, révélant une succession de crêtes, d'escarpements abrupts et de hauts plateaux rocaillieux.

Mai approchait de son terme. La journée s'annonçait radieuse.

Dans la fraîcheur matinale, des volées de chocards remontaient le flanc des falaises au gré des vents ascendants, dessinant dans les airs d'éphémères arabesques. L'écho de leurs cris stridents résonnait jusque dans la vallée comme un appel au réveil de la faune endormie. D'un large plateau calcaire lacéré de sillons, des ruisseaux se précipitaient dans le vide en cascades aux reflets scintillants qui, réunies en contrebas d'une combe, finissaient par former un torrent aux remous tumultueux. Après avoir dévalé une pente garnie de hêtres et de conifères, celui-ci rejoignait en fond de vallée une vaste tourbière puis des bas-marais qu'il cisailait en leur centre. De chaque côté de ses rives, des frênes, des saules et des bouleaux s'extirpaient d'un sol spongieux couvert de bruyères, de myrtes et de canneberges.

Tandis qu'un troupeau de bouquetins se dirigeait vers les cimes en remontant un éboulis rocheux, un groupe de cervidés s'attardait dans la tourbière pour s'abreuver une dernière fois. Au milieu d'eux, des aigrettes, des grèbes et quelques hérons fouillaient la vase à la recherche de nourriture. Au cœur des bas-marais s'étendait une immense roselière constituée d'un entremêlement de scirpes, roseaux et joncs d'où parvenaient les cris aigus de nichées de foulques, de bécasses et de rousserolles. Alors qu'une partie de la faune rejoignait ses abris, une autre s'éveillait lentement. À l'ouest, le sol s'asséchait, le relief s'estompait. La vallée s'élargissait progressivement pour déboucher sur un grand bassin fertile. Le torrent s'était mué en une belle et large rivière traversant d'immenses cultures aux contours géométriques. Les bâtiments agricoles se succédaient, témoins d'une activité humaine qui, en cette heure matinale, semblait encore totalement endormie. Plus au sud, sur la rive gauche de la rivière, s'étendait un parc arboré derrière lequel s'élevait une muraille en pierre d'une blancheur étincelante. L'ouvrage ceinturait une cité dont les bâtiments, aux toitures rose pastel, étaient d'une blancheur tout aussi vive. Tel un écrin

renfermant des perles d'agates et de quartz se découvrait la citadelle de Blanys.

Bien qu'entourée d'une muraille, Blanys était une cité aérée construite sur les flancs d'un tertre en pente douce dont les habitations n'excédaient pas trois étages. Au point culminant se dressait le palais gouvernemental. Bâtiment sculptural et élégant, son entrée était composée de deux tours carrées dominant une immense place pavée. En contrebas de cette place, surmontée d'un auvent en verre fumé, avait été érigée la gare routière. De là partaient cinq avenues constituées de deux voies de circulation parallèles séparées par un large terre-plein central arboré, menant à cinq portes d'entrée situées à égale distance sur le mur d'enceinte. Des rails semi-enterrés parcouraient chaque voie de circulation. Depuis la grande crise énergétique ayant conduit à l'abandon des modes de transport individuels, le tramway était devenu l'unique moyen de déplacement des habitants de la citadelle. Reliées entre elles par des ruelles plus ou moins étroites, les avenues étaient bordées sur toute leur longueur d'arcades offrant aux trottoirs un ombrage permanent.

La ville était composée de douze quartiers répartis sur trois secteurs différents. Le plus excentré d'entre eux, situé le long des remparts, abritait les quartiers les plus populaires hébergeant une population essentiellement constituée d'ouvriers, d'artisans et d'employés administratifs. En remontant vers le palais, un deuxième secteur composé de trois quartiers résidentiels aux bâtiments cossus abritait une population plus aisée. Le dernier quartier, constituant un secteur à part entière, ceinturait le palais gouvernemental. C'est là qu'étaient logés les hauts dignitaires de la cité ainsi que les membres du gouvernement, essentiellement composé d'intellectuels et d'anciens universitaires.

Blanys était devenue une cité puissante dont l'influence s'étendait bien au-delà des limites de la province. Aux yeux de tout visiteur la découvrant, Blanys apparaissait comme une ville resplendissante et lumineuse. Pourtant, en cette douce matinée ensoleillée de mai, Blanys était une ville blessée, meurtrie... martyrisée !

La nuit qui venait de s'achever avait été interminable, les combats plus acharnés que jamais.

Ce matin-là, le troisième depuis le début des émeutes, des fumerolles s'échappaient des quartiers populaires de la citadelle. Malgré les efforts déployés par les autorités pour effacer toute trace des violences nocturnes, quelques foyers continuaient de se consumer, faisant jaillir de-ci de-là quelques flammèches.

Jusque dans les ruelles du deuxième secteur, des taches de sang sur les murs et au sol témoignaient de l'extrême violence des combats. Des émanations aux relents écœurants de chairs brûlées emplissaient l'atmosphère.

Partout régnait le silence, partout l'odeur de la mort.

Peu avant minuit, la milice gouvernementale avait dépêché sa flotte de cyberdrones afin de mettre fin à la rébellion. Cette nuit-là, la flotte meurtrière constituée d'une vingtaine d'engins volants autonomes commandés par une intelligence artificielle dépourvue d'empathie avait frappé sans distinction, répandant le sang et la mort parmi les émeutiers, noyant la population de Blanys dans le désespoir et les larmes.

Le jour se levait à présent sur la ville.

Le temps de l'ordre et de la répression avait sonné.

Chapitre 2

Timothée

– 1 –

Du haut d'un large promontoire de granit d'où n'émergeaient que quelques broussailles décharnées, Timothée observait l'étendue désertique qui s'offrait à son regard. Dans deux heures au plus, l'horizon se parerait de teintes orangées alors que le soleil, achevant son immuable course cylindrique, serait avalé par la courbure terrestre. Le printemps n'était pas encore achevé que, déjà, une chaleur étouffante régnait sur l'Anthyllis, vaste étendue aride s'étendant des frontières occidentales de la province de Blanys jusqu'aux confins des Terres Intérieures. Timothée plongea la main dans son sac et en ressortit une gourde. La sueur suintait sur son front telle une coulée d'acide chargée de cristaux de verre. Il versa un peu d'eau dans le creux de sa main et s'en aspergea le visage. L'eau n'était plus très fraîche mais elle eut sur lui l'effet d'une giclée revitalisante. Il respira profondément, s'assit en s'adossant à un rocher poli par les vents et, machinalement, palpa le médaillon qu'il portait autour du cou. Timothée ignorait le secret que celui-ci renfermait, ni ce que les sigles gravés sur son revers signifiaient, mais il avait promis à son père qui lui en avait fait don juste avant son départ de Blanys qu'il ne s'en séparerait sous aucun prétexte. Il le remisa sous son tee-shirt, but une gorgée, lentement, puis ferma les yeux et vit défiler dans son esprit le film des derniers jours passés.

Timothée était un jeune homme plutôt mince d'un mètre soixante-quinze, né dix-huit ans plus tôt – dix-sept ans onze mois et vingt et un jours précisément - dans la maternité de Blanys où sa mère travaillait comme infirmière pédiatrique. Fils unique, d'un naturel calme et réservé, il n'avait que peu d'amis mais était un camarade apprécié sur lequel chacun pouvait compter. Le teint hâlé par le soleil, vêtu d'un simple tee-shirt blanc et d'un bermuda kaki, des mèches de cheveux châtain clair retombaient sur son front, dissimulant un doux regard noisette.

Cela faisait maintenant cinq jours et cinq nuits que Timothée avait fui Blanys, deux heures après le coucher du soleil afin de ne pas attirer l'attention de la milice gouvernementale. Cinq jours à marcher sans jamais se retourner, abandonnant derrière lui les prairies verdoyantes de sa province natale pour arpenter les terres arides de l'immense steppe broussailleuse. Timothée s'était

enfui par la porte occidentale située au bout de la cinquième avenue, celle que les plus anciens appelaient étrangement la porte du paradis. Selon leurs dires, celle-ci conduisait autrefois à de vastes prairies fertiles. Était-ce la vérité, ou ne faisaient-ils qu'entretenir une vieille légende ? Toujours est-il qu'en guise de paradis, Timothée n'avait trouvé dans sa fuite que terres brûlées, broussailles épineuses, chaleur suffocante et, par-dessus tout, une infinie solitude avec laquelle il devait désormais composer. Malgré ces aléas, il lui fallait tenir, tenir coûte que coûte et atteindre la province d'Ocréa située à l'ouest des terres infernales. Il l'avait promis à ses parents, il le devait au peuple de Blanys qu'il se jurait de ne pas décevoir. Bien qu'épuisé autant physiquement que moralement, il refusait de s'apitoyer sur son sort, mesurant la chance qu'il avait eu d'avoir échappé à la folie meurtrière des cyberdrones. Combien d'habitants, notamment ceux des quartiers populaires, y avaient laissé la vie cette nuit-là ? Que serait-il advenu si son père, journaliste à l'esprit critique acéré, connu pour son opposition à l'élite gouvernementale, n'avait pressenti l'arrivée des terribles événements ? Sans tout cela, Timothée n'aurait certainement jamais réussi à s'enfuir et son nom figurerait peut-être aujourd'hui parmi les victimes du massacre.

D'ailleurs, n'y figurait-il pas ?

Venant du nord, une légère brise se leva et caressa son visage. Il s'endormit.

– 2 –

L'horloge numérique de l'appartement cosu qu'il occupait en compagnie de ses parents indiquait vingt-trois heures quinze lorsque Timothée en franchit le palier ce soir-là, sac à dos solidement sanglé sur les épaules. Sa maman, livide, semblait perdue au milieu du couloir. Elle fixait son enfant les yeux remplis de larmes.

— Prend soin de toi mon petit ! ne cessait-elle de répéter la voix tremblante.

Laurène, tout juste quarante ans, était une femme mince plutôt coquette qui, ce soir où elle voyait son fils quitter le cocon familial, paraissait avoir vieilli de dix ans, ce qui attrista profondément Timothée qui se garda cependant bien de lui montrer, se contentant de lui rendre un doux sourire. Debout dans l'embrasement de la porte, Richard Bellion prit les mains de son fils dans les siennes et le regarda droit dans les yeux.

— N'oublie rien mon grand. Ne te détourne jamais de l'autoroute et, surtout, conserve toujours ton médaillon avec toi ! Tu trouveras à Ocréa l'aide que nous attendons ! Tu vas réussir Timothée, je sais que tu vas réussir !

— Fais-moi confiance Papa, j'y arriverai. Mais, vous êtes sûrs que... ?

— Non mon chéri ! répondit aussitôt Laurène, des trémolos dans la voix. On en a déjà parlé, on ne t'accompagne pas ! Déjà que la milice soupçonne ton père d'attiser la colère des émeutiers, alors imagine si on venait à s'enfuir tous les trois comme ça, lâchement ! Elle profiterait de l'occasion pour nous discréditer et retourner la population en sa faveur. Non, il n'y a que toi, en partant seul, qui peut réussir ! ! ! Et puis si ça s'avère nécessaire, on s'arrangera pour que la milice te croit victime des émeutes ! Tu es encore mineur, elle ne poussera pas ses investigations plus loin ! Écoute ces cris dehors, écoute-nous Timothée ! Tu es notre dernier espoir ! Allez, pars ! Pars maintenant ! Je t'en supplie mon chéri !

— Ta maman a raison Timothée. Pars avant qu'il ne soit trop tard ! La milice ne remarquera même pas ta disparition. Les jours prochains, elle aura d'autres chats à fouetter que de s'interroger sur ton absence !

Richard ne croyait pas un mot de ce qu'il venait de dire. Il ne faisait aucun doute que la milice diligenterait une enquête sitôt la disparition de son fils constatée, mais il ne devait montrer à Timothée aucun signe d'inquiétude. Il l'embrassa sur la joue puis se retira dans le couloir. Laurène enlaça alors son fils, laissant échapper quelques sanglots, puis relâcha son étreinte avant de rejoindre son mari, le regard triste. Timothée sortit de l'appartement. Hésitant, il se retourna, croisant une dernière fois le regard de ses parents.

— À bientôt, je vous aime, se contenta-t-il de dire.

Timothée n'emprunta pas l'ascenseur mais s'engouffra directement dans la cage d'escalier. Il ne devait plus s'arrêter, plus se retourner. Au moment d'ouvrir la porte palière de l'immeuble, une douleur traversa son poignet droit. La puce électronique que chaque citoyen de Blanys portait sous la peau depuis sa naissance avait été extraite dans le plus grand secret en milieu d'après-midi par un médecin ami de ses parents et remplacée par une autre. À quoi servait cette nouvelle puce ? Quelle était son utilité ? Personne n'avait voulu lui dire et ce n'était de toutes façons pas le moment de s'en préoccuper. Les mains moites, Timothée tira la porte vers lui. Ses jambes flageolaient. Il réalisa qu'il avait peur.

La rue était anormalement animée. Des habitants du quartier auxquels

s'étaient mêlés des insurgés issus des quartiers populaires arpentaient la rue, haranguant les résidents penchés à leurs fenêtres, les incitant à les rejoindre. Certains allumaient des feux, d'autres érigeaient des barricades. Timothée longea prudemment le mur de son immeuble. Affublé d'un sac à dos, il craignait surtout de se faire remarquer. Il croisa de nombreux regards mais aucun ne prêta attention à lui. Les émeutiers avaient l'air ailleurs, comme possédés, en proie à une quête irrationnelle. Parvenu à hauteur de la cinquième avenue, il se retrouva mêlé à un groupe de jeunes gens vociférant des slogans hostiles au gouvernement, lançant des artifices, arrachant des pavés. Timothée descendit prudemment l'avenue, à couvert sous les arcades. Depuis le début des émeutes trois jours auparavant, des gardes armés barraient les entrées de la cité, contrôlant chaque allée et venue. Pourtant, à cette heure de la nuit, Timothée fut surpris de constater qu'aucun garde ne s'y trouvait. Les abords de la porte occidentale avaient été désertés. Redoutant l'imminence d'une riposte, il fut saisi d'angoisse, éprouva une envie soudaine de faire demi-tour. Un frisson parcourut ses veines. Il se ressaisit, prit une profonde inspiration puis se précipita vers la porte qu'il franchit sans encombre pour se retrouver, seul, à l'extérieur des remparts, sur un large parvis dominé par de grands palmiers. L'endroit était sombre. Sans plus réfléchir, Timothée le traversa à la hâte puis franchit la route extérieure pour se retrouver à l'orée d'un parc gazonné. Il se mit alors à courir comme un dératé, manquant trébucher à plusieurs reprises contre des buissons. Au bout d'un temps qui lui parut une éternité, exténué, il finit par s'adosser à un arbre. Il ne s'était pas rendu compte qu'il venait de gravir une butte haute d'une cinquantaine de mètres.

La lune était pleine. Timothée dominait à présent la citadelle.

C'est du haut de cette butte, moins de vingt minutes plus tard, qu'il assista impuissant à l'attaque des cyberdrones. C'est de là qu'il entendit les hurlements, les tirs d'armes automatiques, les explosions, de là qu'il sentit parvenir jusqu'à lui l'odeur du sang, l'odeur de la mort.

Combien de temps était-il resté ainsi, prostré au pied du grand arbre ? Timothée n'aurait su le dire. Une fois les cyberdrones partis, il n'entendait plus que le crépitement de bois de charpentes qui se consumaient. Des quartiers populaires de Blansy désormais plongée dans un silence de mort jaillissaient d'épaisses fumées noires. Hébété, groggy, Timothée tourna le dos à la citadelle et se mit en marche, sanglotant par à-coups, toujours vers l'ouest conformément aux indications de son père. Il rejoignit le tracé de l'autoroute qu'il longea toute